

principes. Aujourd'hui, l'Allemagne est évidemment en mal d'enfanter une nouvelle guerre : l'état des esprits et des bourses le demande. Ira-t-elle au Nord ? ira-t-elle au Sud ? L'intérêt en décidera. Supposons que oubliant un moment son *ennemie séculaire*, elle se laisse aller à cet entraînement irrésistible exercé de tout temps par le beau soleil d'Italie sur les barbares du Nord et qu'elle se jette sur elle comme sur une proie. La guerre est une guerre de conquête, elle est injuste. Que dirait l'Allemagne, si le Souverain Pontife, usant de son autorité, faisait tomber les armes des mains des seize millions de catholiques qu'elle compte dans son sein ? Ne crierait-elle pas que le pape n'est pas libre ? qu'il est sous l'influence du roi de Rome ? Et ce qui aurait lieu dans ce cas supposé, peut avoir lieu dans cent autres non seulement au-delà du Rhin, mais en-deçà, non seulement en Europe, mais en Afrique, en Amérique, partout.

Ce caractère spécial que revêt la question romaine et qui la rend une question de *politique intérieure* pour la plupart des États du monde, n'a point échappé à l'œil clairvoyant de Bismark et consorts. Tous les journaux officiels de l'empire germanique la traitent sous la rubrique de *question romano-allemande*, et certes, nous pouvons être certains qu'ils ne le font qu'à bon escient et quand ils sont sûrs de plaire ainsi au maître.

L'évidence de cette vérité avait déjà arraché à Napoléon Ier cette confession assurément peu suspecte puisqu'elle est une condamnation de sa politique ambitieuse : pour empêcher des conflits politiques entre les puissances, il faut que le pape soit un souverain indépendant dans son État de Rome. Le pape à Vienne, à Paris ou à Madrid, deviendrait une cause infaillible de jalousies réciproques entre le gouvernement qui l'aurait reçu et tous les autres gouvernements.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la Révolution campée aujourd'hui sous les murs du Vatican qui ne le reconnaisse : il nous souvient d'avoir lu, il y a six ans environ, un opuscule de Guerrieri Gonzaga, dans lequel cet ennemi déclaré de la papauté démontrait clairement que le plus mauvais service qu'un pape rendrait à l'Italie *légale* serait de se réconcilier avec elle ; alors en effet tous les gouvernements se tourneraient contre elle et lui susciteraient une foule de difficultés.

Il est vrai que pour modifier cet état de choses, les conquérants de Rome comptent sur la séparation de l'Église et de l'État. Bientôt, espèrent-ils, ce sera un fait accompli et comme tel, toujours d'après leurs principes de morale, un fait de tous points justifiable. Mais, sauf leur respect, c'est là bel et bien un rêve et des plus fous. Tant qu'un État aura la presque totalité ou la pluralité de ses citoyens catholiques, comme l'Autriche, la France, l'Espagne, la Bavière, pour ne rien dire de la Belgique et du Portugal ; tant que même un État comptera un grand nombre de catholiques dans son sein, comme la Prusse, le Wurtemberg, la Grande-Bretagne, la Russie, la Hollande, les États-Unis, le Canada, il sera toujours ou souvent contraint, ne fût-ce que par intérêt politique, de compter avec l'Église, d'user d'égards avec le pape et quelquefois à s'en faire le protecteur. Voyez Windthorst en Allemagne : n'est-il pas aujourd'hui la terreur de Bismark ? ne l'a-t-il pas forcé à s'avancer bien au-delà de ce que l'on pouvait espérer ? La séparation, telle que rêvée par la franc-maçonnerie, équivaut à la persécution de l'Église par l'État. Or la persécution peut, selon les circonstances, être de plus ou moins longue durée ; elle ne saurait être l'état *normal* d'un pays. Au reste, les persécutions sont toujours de beaucoup plus préjudiciables à l'État persécuteur qu'à l'Église persécutée. Les Romains payèrent de leur vie nationale l'expérience qu'ils en voulurent faire, et de nos jours, l'Allemagne minée par le socialisme et l'Italie écrasée sous les dettes, nous disent assez que la Providence divine n'a pas changé sa tactique.

Et maintenant, comment être assez osé pour prétendre que l'Italie peut d'elle-même trancher une question dans laquelle elle est partie intéressée ? Religieuse avant tout, la question romaine relève du pape tout d'abord ; politique et internationale, elle ne peut être résolue qu'avec le concours de ceux à qui il incombe de protéger la conscience des peuples, je veux dire, de tous les États où se trouvent des sujets catholiques. Malgré son manque de pudeur, la révolution représentée par Humbert, n'a pas encore osé se jeter aux genoux du pape, une bombe dans la main droite et la feuille des garanties dans la gauche, pour lui demander de signer sa spoliation. L'eût-elle fait d'ailleurs ? Elle n'eût entendu qu'une réponse : le *non possumus* des premiers apôtres. Le pape, premier intéressé dans la question, n'a donc condescendu à aucun contrat. Quant aux nations, nous l'avons dit déjà, il n'en est aucune ni grande, ni petite, ni catholique, ni protestante, ni païenne qui ait cru en honneur pouvoir approuver les hauts faits de l'Italie.

Le gouvernement italien a donc de son propre chef conclu un combat bilatéral tout entier à son avantage. Il s'est donc par là même mis au ban de toutes les nations du monde ; il a donc suspendu lui-même sur sa tête l'épée de Damoclès. Que commandera le pape ? que résoudront les gouvernements ? que feront les deux

cents millions de catholiques ? Dieu le sait. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont un droit inaliénable à recourir aux moyens même extrêmes contre l'Italie révolutionnaire. Espérons qu'un jour, peuples et rois le comprendront et que, pour le bien du monde, ils sauront forcer le spoliateur à quitter la Rome des papes et à reconnaître avec le poète que

.... Ogni cattolico è cive
Di questa Roma, ondè Cristo è romano.

GIULIO.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1882.

Oscar Wilde n'a pas toujours été l'étonnant muscadin que l'on connaît ; comme le plus simple des mortels il a été enfant et s'es barbouillé le nez avec sa bouillie.

(Fig. 1)

Mais de bonne heure il dédaigna les jouets futiles de son âge, et, s'il avait quelque penchant pour sa bouillie de lait, il la voulait enguirlandée de fleurs de lis. Le tournesol surtout le charmait ; aussitôt qu'il en voyait une tige, sa petite menotte s'avançait de suite pour la saisir :

Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir l'un au-devant de l'autre.

Lorsqu'il put marcher, il devint la terreur des jardins : pendant que sa bonne flirtait avec quelque constable de Dublin, le futur esthéticien se roulait dans les marguerites et soupirait déjà pour les violettes des bois.

Quatre printemps avaient à peine couronné son front de boucles blondes, que sa bouche innocente bégayait en mesure. Voici son premier poème, il est exquis :

Le soleil est jaune,
Le nuage est bleu,
J'ai quatre ans aux prunes :
Comment trouvez-vous ça ?

(Fig. 2)

Un vieux chat qui, lui-même, exécutait d'assez jolis solos sur les toits voisins, était son seul auditeur. En écoutant les vers du jeune Oscar, il lança dans les airs un miaulement qui fit frémir tous les rats d'alentour. L'enfant prit ce cri pour un applaudissement.

Ce fut son premier triomphe.

Hélas ! désormais il se crut poète, et son talent ne cessa de grandir ainsi que ses cheveux qui trempèrent souvent dans sa soupe.

Il adressa des vers à tout ce qui vit, à tout ce qui chante, aux étoiles, à la lune, à la tour qui penche, au lis qui se fane, à l'insecte qui bourdonne, aux feuilles jaunies tombées sur le chemin.

Il n'avait pas huit ans que déjà il adressait un madrigal à une fille de son voisinage avec laquelle il voulait, non seulement partager son *candy*, mais aussi son cœur.

(Fig. 3)

Voilà ce chef-d'œuvre qui montre sa précocité :

LUI. — Le lis est moins candide
Que ton cœur, ange bleu.
Que penses-tu de mon aveu ?
ELLE. — Qu'il est stupide !

* *

Le jeune Wilde fut profondément vexé de se voir ainsi éconduit par une ingénue qui jouait encore au cerceau ; son dépit fut même si violent, qu'il erra pendant trois semaines au milieu des bois en proie à un véritable désespoir.

Ce fut la première fêlure que reçut son cerveau. Pour tuer le temps et aussi son amour, il grava ses initiales sur tous les arbres de la forêt. S'il y avait eu des perroquets il aurait essayé de leur apprendre ses

(Fig. 4)

vers, mais l'Irlande ne produit que des débiteurs insolubles.

Voilà pourquoi, sans doute, le jeune Oscar Wilde résolut d'aller à l'école. C'est une idée qui aurait pu lui venir plutôt ; mais comme on dit : mieux vaut tard que jamais.

Après avoir passé un certain temps à l'école de Portora, dans le nord de l'Irlande, où on lui inocula l'accent irlandais qu'il a toujours religieusement conservé, le jeune écolier entra au collège de la Trinité à Dublin.

(Fig. 5)

Dans cet établissement se trouvait un vieux professeur qui avait une manière à lui d'enseigner les langues mortes.

Impossible de ne pas se souvenir de ses leçons quand une fois on en avait éprouvé les salutaires effets.

Si quelquefois sa main était un peu prompte lorsqu'elle joignait l'action au précepte, sa parole ensuite était si douce qu'elle servait de baume pour les douleurs les plus cuisantes.

Le tendre Oscar avait plus d'une fois senti... la justesse des procédés de son maître. De là cette tristesse qui lui fit voir la vie à l'envers. Pour lui les jours n'avaient plus de rayons et ses nuits étaient sans étoiles.

Le collège lui sembla le fond d'un bois ; il vécut au milieu de ses camarades comme s'il était dans une caverne.

C'est de ce moment qu'il devint misanthrope et laissa ses cheveux pousser comme une forêt vierge.

Il traversait les rues de Dublin, pâle, affaissé, le sourire navré avec l'air désespéré de Chatterton. En le voyant chacun s'écriait : c'est lui, c'est le poète !

Mais c'est à Londres, surtout, qu'il fit le plus parler de lui : ce fut du délire.

M. Swinburne, un écrivain de grand talent, le regarda comme un être supérieur. Jamais on n'avait vu un regard plus incisif ; la flamme semblait en jaillir. Ses gestes étaient magnétiques, sa voix caverneuse et inspirée :

— Quel est donc ce volcan chevelu ? demanda le prince de Galles à Christopher Bykes qui l'accompagnait.

Ces deux personnages, qui n'avaient rien de commun, ne pouvaient manquer de se plaire naturellement.

Le caractère étrange d'Oscar Wilde devait amuser (Fig. 6)

considérablement le prince, lequel allait être une providence, un Mécène pour son poète. Ils furent bientôt deux amis inséparables.

Ayant la même loge au théâtre ; on les voyait bras dessus bras dessous dans la rue, fumant les mêmes cigarettes et dinant souvent ensemble.

Oscar Wilde alla même jusqu'à écrire un poème adressé à la Reine, AVE IMPERATRIX, que tout le monde croit être l'œuvre du prince de Galles.

Celui-ci ne pouvait pas, après un pareil service, lui refuser de le présenter à son auguste mère. La présen-

(Fig. 7)

tation eût lieu en présence de M. Brown, vêtu du costume national écossais.

La Reine fut charmante et daigna accepter un volume de poésies de l'esthéticien Oscar, lequel faillit se casser en deux lorsqu'il fit sa révérence, mais le tournesol qu'il tenait à la main lui servit de parachute : c'est ce qui le sauva.

Lorsque la belle, l'incompréhensible Sarah Bernhardt débuta à *Gaiety Theatre*, à Londres, son cœur qui depuis longtemps battait la chamade—je parle de celui de Wilde—fit des bonds comme une carpe dans la poêle.

Ces deux êtres devaient se comprendre, et cependant, ils restèrent l'un pour l'autre incompris.

(Fig. 8)

Sarah Bernhardt lui dit :

— O si j'étais une petite fleur dans ta main.

Mais Oscar lui répondit d'une voix de trépassé :

— Oh ! tais-toi, pas un mot de plus, ou je m'envole sur mon nuage bleu.

L'une ne souffla mot, l'autre ne lui dit rien ;
Ainsi se termina ce terrible entretien !

En vérité, c'est dommage ; les deux faisaient la paire. Un jour, ils regretteront leur froideur mutuelle, mais il sera trop tard !

Hélas ! maintenant l'un est en Amérique, l'autre est en France, l'Océan les sépare ; à moins que nous n'ayions un cataclysme ou un déluge, ces deux excentricités ne se rencontreront plus.

Est-ce un ange ou un démon qui l'a poussé à visiter les États-Unis ? Quel est son but, qui vient-il y faire ? Sa réception à New-York a été un véritable événement.

(Fig. 9)

Les dames l'ont particulièrement remarqué, distingué, choyé et complimenté ; un assez grand nombre d'entr'elles ont adopté le lis et le tournesol comme ornement de toilette. On l'invite à prendre le thé de tous les côtés à la fois ; il ne sait plus ou donner la tête ; chacune lui demande une mèche de ses cheveux, un bouton de son habit, un souvenir.

Dans les salons, les *misses* le bourrent d'*ice cream* et de gâteaux ; les jeunes gens l'exècrent de toute leur âme, et le public jobard continue, en allant à ses lectures, de l'inonder de dollars.

Cet esthéticien, qui a l'air de ne vivre que de la rosée des fleurs et des rayons de la lune, n'est peut-être pas aussi détaché des biens terrestres qu'il veut bien le dire.

(Fig. 10)

A travers ses phrases et sa chevelure, sous laquelle il se dissimule, je vois bien un poète qui, lorsqu'il lit un sonnet, a l'air de prendre une médecine ; toutefois, en examinant avec plus d'attention sa frêle enveloppe et ce qu'il y a dedans, je trouve qu'il ressemble beaucoup moins à lord Byron qu'à un coffre-fort sentimental.

Au moment de clore cette page, on me dit qu'il va faire des lectures aux sauvages de l'Ouest.

C'est là une excellente idée. Voyez-vous d'ici les Apaches couronnés de fleurs de lis et la poitrine ornée d'un tournesol ?

Quel triomphe pour Oscar Wilde, après avoir répandu l'esthétisme dans la haute *fashion*, il va aussi en faire bénéficier les peaux-rouges. Dans quelque temps, nous apprendrons qu'ils l'ont nommé leur chef ou qu'ils l'ont scalpé !

Le Capitole est si près de la roche Tarpéienne !

ANTHONY RALPH